

# Première (d)ébauche

## *Première partie – Robert Nahuet*

Je sens un vague vent frais sur ma joue droite, puis un picotement dans les yeux et la chaleur d'un rayon de soleil. Je ne comprends pas car la fenêtre de ma chambre est orientée vers le nord, protégeant ainsi mes douces matinées de *farniente* et de repos tant mérité.

- Où suis-je, simonac? C'est quoi ces feuilles mortes là!

Je suis vêtu d'un manteau matelassé. Je n'ai donc pas froid, mais je respire l'air frais. Je ne comprends plus rien; mes derniers souvenirs remontent à des journées d'été chaudes et humides.

- O. K., j'ai pas mal nulle part, je suis pas blessé. Mais où suis-je? Je peux bouger mes bras et mes jambes, mais j'ai un mal de tête pénible et une soif énorme.

Je cligne des yeux plusieurs fois, mais c'est comme si ma vue refusait de fonctionner convenablement. Après de longues minutes, je constate que je ne vois qu'en noir et blanc et que ma vision se limite à environ 100 mètres.

- Maudite marde, est-ce que je suis encore saoul? Je vois bien ce qui est proche de moi, mais au loin tout est flou. Selon ma montre, il est 7h48, mais on est le matin ou le soir ?

Nous sommes à l'automne, car les arbres ont perdu leurs feuilles.

- Est-ce que c'est ma vue qui me joue des tours ou bien c'est l'environnement qui est devenu complètement sans couleur et sans profondeur ?

J'en suis pour le moins inquiet...

- Ça va, je peux marcher, mais il y a quelque chose de pas normal : j'entends aucun bruit, pas de chants d'oiseau, pas d'écureuils courant d'arbre en arbre ou même le clapotis d'un simple ruisseau. Suis-je devenu fou ou complètement sourd. J'ai une vision défaillante et une ouïe discordante, bon début !!!

Mais j'entends le bruit de mes pas sur les feuilles et les branches mortes, je suis sauvé ou presque...mais qu'était-il arrivé au paysage, à tout ce que j'ai sous les yeux ?

Je décide de marcher un peu, j'avance vers une clairière, mais il s'agit d'une petite étendue d'eau, alimentée par une rivière. J'entends maintenant le léger bruit de l'eau coulant régulièrement.

- Je peux donc entendre « correctement » des sons, mais il faut que je sois à moins de vingt mètres de l'objet. Quelle bonne nouvelle ?!

Je ne sens pas la faim, mais la soif me tenaille toujours. Est-ce que cette eau est potable ? Dix minutes plus tard, je m'accroupis les pieds bien stables sur deux roches et goûte à cette eau. Elle est fraîche, presque froide, mais sans goût. Après tout, c'est sans doute normal : l'eau claire goûte-t-elle quelque chose? Je n'en suis plus du tout certain.

Je marche durant deux bonnes heures sans voir âmes qui vivent et sans jamais apercevoir de traces de « civilisation »; donc aucun sentier, chemin forestier ou 'camp', aucun écho de voix humaine. Je continue encore quelques minutes et j'arrive à une éclaircie. En m'approchant lentement, je découvre une véritable rivière. J'entends le bruit d'un torrent, mais je ne peux le voir étant donné les méandres de la rivière. J'avance encore et je vois une chute d'au moins 50 mètres et entends un fracas assourdissant. Après 30 minutes d'effort, j'arrive au haut de la chute et je remarque une cabane sur la gauche, au beau milieu d'une pointe rocheuse entourée d'arbres. Je m'y rends. Elle mesure environ trois mètres sur quatre; elle est équipée d'une table, d'une armoire, d'un lit sommaire et d'un poêle en fonte. Même s'il n'est encore que l'après-midi, je me sens harassé et fourbu, je m'étends donc sur le lit en toile.

Lorsque je me réveille, il fait nuit noire. Tout d'abord, je n'entends rien, puis très lentement je perçois le bruit du vent dans les branches des conifères entourant la cabane. Sur une tablette d'un mur, je découvre une lampe à pétrole. La lumière me permet de découvrir un mur complètement recouvert de signes, chiffres et lettres; malheureusement, le faisceau lumineux n'est pas suffisant pour que je puisse déchiffrer ces hiéroglyphes, j'attendrai donc le lever du soleil.

Le lendemain, je fais la découverte d'un carnet écrit en italien. Il s'agit des notes d'un immigrant italien d'avant la Seconde Guerre mondiale qui a fui un camp d'internement établi en Abitibi. Le gars est resté ici quelques mois, se nourrissant de poissons, de petits fruits et de petits animaux, selon la saison. Je comprends qu'il a dû fuir à un certain moment car il se croyait traqué par la police ou l'armée, ayant remarqué des traces de pas dans la neige durant son circuit de piégeage.

## ***Deuxième partie — Christiane Guindon***

« Heu hein? Comment ça s'est fait que je comprends l'italien maintenant?! »

Cette découverte s'ajoute à toutes les autres choses bizarres qui me sont arrivées depuis... mais depuis quand au juste? Le temps ici semble perturbé. Ça pourrait aussi bien être depuis l'an dernier, voire le siècle dernier, ou le suivant, que sais-je!

Bon. L'heure est au bilan. Je range le carnet et regarde une autre fois le mur plein de hiéroglyphes. Woh! je distingue quelques significations de ça aussi! Ben voyons donc, ça s'peut pas!

Ça ne m'enchanté pas du tout... Parce que je n'y COMPRENDS QUE DALLE!

J'ai crié. Dans l'espoir que quelqu'un m'entende.

J'ai faim, j'ai encore soif et je suis épuisé. Le mal de bloc ne me lâche pas. Je fais rapidement l'inventaire de la seule armoire de la cabane. J'y trouve un sachet d'une substance lyophilisée, une petite pilule qui semble blanche (je ne vois encore qu'en noir et blanc) et une cruche d'eau. Et au fond de l'armoire, la photo d'une femme qui sert un petit garçon contre elle.

Tout à coup, un brouillard épais se crée dans ma tête, et le flou de ma vision, de mon ouïe, s'intensifie. J'entends une voix douce et traînante qui semble venir de l'au-delà...

« Trois... deux... un... vous vous réveillez. Monsieur Sky? Comment allez-vous? »

« Bordel! C'était quoi tout ça? Comment ça '*Monsieur Sky*'? »

« Prenez votre temps... »

Le cœur en chamade, je repose ma tête sur l'oreiller et décante tranquillement. Je suis dans une petite pièce sans fenêtre, la lumière tamisée. Le souvenir me revient.

Je me suis fait hypnotiser pour revenir en arrière et remplir les vides de ma vie qui ressemble à un puzzle auquel il manque des morceaux. Je sais que j'ai ce genre d'épisodes depuis très longtemps. J'ai un besoin viscéral de savoir ce qu'il s'est passé pendant mes blackouts. Au début, je ne savais pas que j'avais des absences. Mais veut veut pas, un moment donné, ça vous pète au visage. Mon épouse ne me croit évidemment pas quand je lui parle de ça. Elle est convaincue que c'est ma façon de lui cacher des infidélités. Elle m'a poussé vers ce psychiatre « de sa connaissance », qu'elle dit. Elle ne peut plus supporter ce type d'existence. C'est ça ou elle s'en va, qu'elle dit aussi. Soit. J'y suis allé, sans trop poser de questions.

« Je pense que nous avons bien avancé. Voulez-vous en parler? »

« Y a trop de choses qui se bousculent dans ma tête. Surtout des questions... »

« Je vous écoute. »

« Est-ce que ça s'peut que les choses que j'ai vues, ressenties ou vécues n'aient pas été vues, ressenties ni vécues par moi, mais à travers moi? Comment se fait-il que pendant mon 'sommeil', je comprenais des hiéroglyphes sur un mur et une histoire

écrite dans un journal en italien? Je sais mauditelement bien que je connais rien là-dedans! »

J'en ai assez. Je suis en sueur. J'ai toutes ces questions auxquelles je ne veux pas de réponse. Enfin pas tout de suite. Je me lève trop vite et je manque de me ramasser les quatre fers en l'air.

Au bout d'une minute, l'étourdissement est parti. Il faut que je sorte d'ici. Je tourne la poignée, mais il ne se passe rien, c'est verrouillé. En me retournant vers le psychiatre pour essayer de comprendre, je sens la panique monter en moi. Il me regarde avec un drôle de rictus.

### ***Troisième partie — Carole Cyr***

« Ne paniquez pas, Monsieur Sky, qu'il me dit d'une voix vaguement moqueuse, je vais vous ouvrir ».

Il s'approche de la porte, la déverrouille et étire très lentement le bras pour l'ouvrir devant moi. Je n'ai pas repris tous mes sens, mais mon regard s'attarde sur son bouton de manchette. C'est bizarre, mais j'ai l'impression d'avoir déjà vu ce bouton de manchette très particulier. Sa monture en or est incrustée d'un cercle d'émail rouge.

« Odette fixera notre prochain rendez-vous. Au revoir Monsieur Sky. »

Je me retrouve immobile sur le trottoir devant l'immeuble de bureaux, désorienté par le mouvement des voitures et des passants qui me contournent d'un pas pressé. Je respire profondément et la photo de cette femme et de l'enfant me réapparaît devant les yeux. L'ai-je vu en rêve ou en réalité, l'ai-je imaginée? Ces yeux, ces regards pourtant, je les ai connus. Ce calepin, il m'était si familier... Je fais tinter les cachets dans ma poche. Pourquoi le docteur Cristo m'en prescrit-il autant? Jamais ne me suis-je senti aussi confus que depuis le début de cette thérapie. Cécile, m'attend sans doute, au rendez-vous qu'elle m'a donné. Je me dirige d'un pas hésitant vers le Café Corneille. Je croise une petite bande de soldats qui se bousculent en riant à gorge déployée. Depuis que la guerre est finie, ceux qui sont revenus au pays nous rappellent bruyamment la chance que nous avons de vivre.

Cécile m'attend en triturant son étui à cigarettes. Comme toujours, elle est impeccablement mise et maquillée. Comme toujours, elle a commandé sans m'attendre un verre de vin blanc.

« Salut chérie. »

« Ah te voilà Raymond, réplique-t-elle nerveuse. Il était temps. »

De guerre lasse, je ne réponds pas, mais aujourd'hui, j'ai la curieuse impression de voir Cécile pour la première fois.

« Alors, ça s'est passé comment ton rendez-vous avec le docteur Cristo? »

« Bien... je pense. Ces histoires de psychothérapie tu sais, c'est la nouvelle mode, mais je ne vois vraiment pas trop à quoi ça sert. »

« Comment ça? »

« Je ne sais pas... Il m'a hypnotisé. J'ai vu des choses, si réelles... Comme si je les avais vraiment vécues. C'était bouleversant. »

« Raconte. Qu'est-ce que tu as vu? »

La serveuse passe pour prendre notre commande. Je remarque, chose toute à fait inhabituelle, que Cécile bafouille, qu'elle n'a pas regardé le menu, ni fait son choix. Qu'elle semble même très contrariée par cette interruption. Elle demande enfin une salade de chou, je commande le veau panné. Dès que la serveuse tourne les talons, elle me relance.

« Alors, quelles choses as-tu vues? »

Je la dévisage lentement. Elle est suspendue à mes lèvres. J'ai même l'impression qu'elle ne s'est jamais autant intéressée à moi.

« J'ai vu un journal rédigé en italien, une cabane perdue en forêt et la photo d'une femme et d'un enfant. Tout ça m'était étrangement familier. »

Cécile se tasse sur son siège et fixe intensément la rue mouvementée derrière la fenêtre. Elle crève d'envie d'en savoir davantage, je le sens, mais elle ne dit rien. Je me tais, curieux de savoir pourquoi elle feint l'indifférence. Les voies sourdes de nos voisins et le cliquetis des ustensiles meublent le silence entre nous.

Tout ce que je sais de mon passé antérieur à l'accident qui a changé le cours de ma vie, me vient de Cécile. Elle se plait souvent à me rappeler que pendant la longue convalescence qui a suivi mon traumatisme crânien, c'est elle qui m'a redonné les souvenirs de mon enfance et de mes jeunes années. J'étais le fils unique de parents amérindiens et l'unique survivant de l'accident qui leur avait coûté la vie. Comble du malheur, leur maison et tous les souvenirs qu'elle avait contenus avaient été détruits par le feu peu avant l'accident. Je n'avais aucune autre relation familiale et mes amis avaient toujours été ceux de Cécile, qui étaient par ailleurs très peu nombreux. Personne, sauf Cécile, ne s'étant manifesté à mes côtés après l'accident, je n'avais jamais mis cette version des faits en doute, mais voilà qu'aujourd'hui, je ressentais un violent besoin d'en savoir davantage.

« Cécile, ça m'étonnera toujours qu'une femme aussi... distinguée que toi se soit amourachée d'un homme de ma condition. Ma mémoire est si fragile. Peux-tu me rappeler encore une fois comment nous nous sommes connus? »

Sa bouche se pince et elle baisse le regard vers son assiette.

« Ben voyons, Raymond, ça doit bien faire cent fois que je te le dis. »

### ***Quatrième partie – Robert Lalande***

« Oui mais Cécile, je comprends rien. À chaque fois que tu me racontes mon passé, rien, absolument rien, me revient. J'ai toujours l'impression de naviguer dans le vide pis j'en ai assez. »

« C'est justement pour ça que tu dois continuer à prendre tes médicaments et à suivre la thérapie avec le Dr Cristo. »

« Peut-être. Mais dis-moi Cécile, je comprends pas pourquoi t'es si inquiète. Tu penses vraiment que je pourrais t'être infidèle? On fait chambre à part depuis mon accident. Pis la dose sauvage de médicaments que je prends me rend totalement impuissant. En fait, je t'ai même pas vue toute nue depuis que je suis revenu de l'hôpital. J'ai aucun souvenir de toi nue. C'est pas normal tu penses-pas? »

Cécile arrête soudainement de manger sa salade et me chuchote de parler plus bas ou de me taire. Elle essaie de me rassurer sur ma maladie, mon traitement. Me dit qu'éventuellement le dosage pourra diminuer mais qu'il est encore trop tôt. Je me tais. Combien de fois on a eu cet argument et toujours la même réponse. On termine notre repas en silence. Cécile est nettement très contrariée.

Pauvre Cécile, elle le serait bien davantage (tout comme le Dr Cristo d'ailleurs) si elle savait que ça fait un bon cinq jours que j'ai arrêté de prendre mes médicaments. C'est probablement ça qui a causé mes maux de tête des derniers jours et ma sensation de vertige continu.

Mais étrangement après ce bon repas, je me sens revigoré. C'est un bel après-midi d'été. Je dis à Cécile de rentrer toute seule en voiture à la maison. Je veux rentrer à pied. Mais comme chaque fois que je veux faire quelque chose par moi-même, Cécile s'énerve. Elle proteste.

« Et si tu avais encore une de tes « absences » sur ton parcours? Tu risques de te perdre et j'ai pas envie de passer la soirée à courir la ville pour te chercher. »

Je lui dis que je me sens très bien, lui donne un langoureux baiser sur la bouche et pars à pied le coeur étrangement léger. Cécile, stupéfaite, me regarde partir les clés de l'auto pendant au bout de ses doigts.

Arrivé au coin de la rue, je prends à droite et fait quelques pas avant que mon cerveau, plus allumé qu'à la sortie de chez le Dr Cristo, m'indique la bonne direction à prendre. Je reviens alors promptement sur mes pas et, de retour au coin de la rue, je me bute sur un homme vêtu d'un complet bleu plutôt usé avec un chapeau gris ayant lui

aussi dépassé sa date de péremption. Je m'excuse poliment tout en remarquant que le personnage m'est familier. Mais vite il continue sa marche sans dire un mot, avec un air contrit.

Je le regarde marcher et mon cerveau me dit que j'ai déjà croisé ce personnage. Je traverse la rue et, après quelques pas de l'autre côté, je m'arrête. Je réfléchis quelques instants. Mon cerveau bouillonne d'effort. Mais rien ne vient comme d'habitude, sauf la frustration habituelle. Je reprends ma marche tout bien chauffé par le soleil.

Après une quinzaine de minutes, le casier « oublié » de mon cerveau s'ouvre soudainement. Je me revois sortant du bureau du Dr Cristo ce matin. Ce monsieur au veston bleu est là, de l'autre côté de la rue juste en face. Oui, c'est bien lui. Étrange que je me dis. C'est quand même rare de croiser la même personne deux fois le même jour dans cette ville.

Un peu plus loin, j'arrive au nouveau parc que la Ville a aménagé sur des terrains jadis occupés par des bâtiments de l'armée. En entrant dans le parc, je décide de m'asseoir sur un banc tout neuf. L'après-midi est magnifique. Je ressens une nonchalance que je n'ai pas connue depuis des mois. Un vent léger souffle dans mes cheveux.

En tournant le regard vers la rue d'où j'arrive, j'aperçois de nouveau l'homme au veston bleu. Il est là, juste au coin, le dos appuyé à un édifice, lisant un journal. Soudain, la nonchalance laisse place à la chamade; mon coeur s'emballer, mon estomac se resserre. Mon Dieu! C'est trop de hasards en quelques heures. Je suis suivi. Mais pourquoi? Cécile serait-elle allée jusque là?

Sidé, je reste assis sur le banc pendant une bonne demi-heure. Des pensées contradictoires s'entrechoquent dans mon cerveau survolté. Toujours ces questions sans réponses. L'homme lit toujours son journal. Et puis je commence à repasser dans ma tête toutes les stratégies possibles que je pourrais adopter en de pareilles circonstances. En fait, des pensées étranges mais étonnement claires qui me permettent d'analyser la situation avec une lucidité impressionnante. Vraiment étrange pour un homme sans mémoire...

Finalement, je décide que la meilleure option est d'en faire le moins possible pour laisser croire à mon « suiveur » que je ne me doute de rien. Le laisser me suivre jusqu'à la maison tout en l'observant discrètement au coin d'une rue ou en croisant une jolie dame. Je reprends la route vers la maison et, arrivé à la porte d'entrée, je me retourne discrètement et l'observe en prétendant chercher mes clés dans ma poche droite. Il est toujours là dans la pénombre des pins qui bordent la rue. À peine j'ai mis les clés dans la serrure que Cécile ouvre la porte, nerveuse, angoissée comme je ne l'ai jamais vue. Mais elle se retient, ne fait aucun commentaire et disparaît dans la cuisine.

Ce soir-là, dans ma chambre, je n'arrive pas à dormir. Sans doute aussi l'effet d'avoir arrêté les médicaments. Dans ma tête, je passe en revue tout ce qu'on m'a

raconté jusqu'ici sur ma vie. Comment j'ai vécu « avant » l'accident qui m'a fait perdre la mémoire. Mais rien de tout ça ne colle à mon esprit. Comme une histoire préfabriquée dont les coins et recoins s'emboîtent avec trop de précision.

Sur le point de sombrer dans le sommeil, cette image d'une mère enlaçant son enfant me revient. Aussitôt, une émotion sans doute longtemps refoulée remonte. De mes tripes à mon cœur, un torrent de larmes coule sur mes joues en feu et fait sursauter tout mon corps. Et parmi les sanglots, je m'entends supplier: «Mamma, non abbandonarmi... ».

### ***Cinquième et dernière partie — Robert Nahué***

« Ho pianto tutte le lacrime del mio corpo. »<sup>1</sup>

« J'entends encore les paroles de cette femme, mais je ne peux me souvenir de qui il s'agissait, ni quand ces mots furent prononcés. »

Elena assiste hébétée à l'arrestation de son mari au cours des rafles auprès de la communauté italienne de Montréal, avant la Seconde Guerre mondiale, sous prétexte de fraternisation avec les fascistes en Italie. Son mari 'parti', la jeune dame se retrouve sans ressource et avec un jeune enfant. Des voisins empathiques suggèrent à Elena d'envoyer temporairement son fils dans leur famille, près de Mont-Laurier.

Quelques mois plus tard, Elena est arrêtée à son tour. Sa santé déjà fragile, elle décède en prison, 15 mois après son arrestation. Francesco devient alors véritablement orphelin, tout au moins en théorie. En pratique, Francesco devient Raymond, un enfant comme les autres au sein de cette famille de six enfants. Raymond fait ainsi partie d'une petite troupe enjouée et dynamique, d'origine autochtone. Il se retrouve l'avant-dernier, juste avant Suzanne qui a cinq mois à son arrivée. Avec ses cheveux noirs jais, Raymond passe inaperçu dans cette joyeuse bande. Après deux ans, il garde à peine souvenir de son passé.

Dès l'âge de seize ans, Raymond jouit d'un gabarit exceptionnel. Il est amateur de plein air et de descente en canot. Pour fêter les 18 ans de Suzanne, il lui propose un voyage en canot. Au troisième jour, le canot se renverse et la tête de Raymond heurte une roche. Suzanne parvient à le sortir de l'eau, mais ne réussit pas à le ramener à sa pleine conscience ; par contre, il respire sans peine. Heureusement, des secours arrivent presque aussitôt. Raymond est amené à la maison, mais son état ne s'améliore pas. Deux jours plus tard, il est transporté à l'hôpital de Mont-Laurier. On ne craint aucunement pour sa vie, mais les séquelles d'un traumatisme crânien perdurent. Les médecins de l'hôpital décident alors de le transférer à Montréal car des études sur la mémoire et les troubles du comportement ont cours à l'Institut Douglas. Dès son transfert, Raymond est sous la supervision constante de Cécile L., infirmière spécialisée en psychiatrie.

---

<sup>1</sup> *J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps.*



Les traitements à Douglas auprès du Dr Cristo durent depuis deux ans. Les six premiers mois ont permis à Raymond de sortir de sa torpeur. Il réapprend peu à peu à vivre et à reconstituer sa mémoire. Pour l'heure, seuls les moments vécus à Montréal s'inscrivent dans son cortex cérébral. Il ne garde aucun souvenir de son enfance et adolescence, ni aucune trace de sa famille d'adoption. Sa nouvelle famille, c'est Cécile ; cette dernière lui a expliqué à maintes reprises son traumatisme et les séquelles. Cependant, elle reste toujours vague sur les traitements offerts à Raymond et les médicaments qu'il doit prendre.

« Raymond, désolée de te réveiller mais ce sera bientôt l'heure de ton rendez-vous avec le docteur Cristo. Tu as juste le temps de déjeuner et je t'emmène à l'Institut. »

Raymond se rend à la cuisine et prend son habituel petit-déjeuner. Mais pour une première fois, il a l'impression de goûter quelque chose ; même les toasts avec du beurre sont délicieuses. Bien qu'il soit seul dans la cuisine, il entend en sourdine des paroles d'enfants, des discussions animées. Un grand sourire apparaît aussitôt, il est heureux.

La rencontre avec le Dr Cristo se déroule presque normalement. Il n'évoque pas son rêve éveillé de ce matin. Il continue plutôt le rêve de la dernière rencontre : la cabane dans les bois, le cahier en italien. Il invente des lacs, des rivières torrentielles, des canots parcourant ces plans d'eau. En évoquant ce dernier élément, il revit le canot qui chavire et sa perte de conscience. Mais il n'en dit rien au médecin.

« Bien, bien, M. Sky. Il me semble que vous faites des progrès. On se revoit dans deux jours. Merci. »

Puisque Cécile est occupée, Raymond se rend seul au Café Corneille. Contrairement à son habitude, il commande un verre de vin blanc et des *antipasti*. En se rendant au resto, il a remarqué la présence, au coin de la rue, de l'homme au complet bleu.

Lorsqu'il sort du Café, l'homme l'aborde : « Mr. Sky, Raymond ! j'attendais que vous soyez seul pour vous parler. »

« Qui êtes-vous ? »

« Je m'appelle Mark, je suis un scientifique de l'Institut de pharmacométrie du Canada. Nous avons des doutes sur les expériences qui se déroulent à l'Institut, surtout celles du Dr Cristo. En fait, on sait maintenant qu'il vous donne des cachets de LSD à vous et à d'autres patients d'origine autochtone. Mais puisque ce projet est placé sous la responsabilité de la CIA, comme composante du MK-ULTRA, il faut être extrêmement prudents. Vous devez arrêter de prendre ces médicaments et ne plus rencontrer le docteur Cristo. Nous sommes en mesure de vous offrir l'aide psychologique et pharmaceutique nécessaire afin que vous vous en sortiez le plus rapidement possible. »

« Mais qu'est-ce qui me dit que c'est la vérité ? Pis, j'ai arrêté de prendre ces maudites pilules depuis une semaine. Je commence juste à me sentir bien et il me semble que des pans de ma mémoire réapparaissent. »

« Je dois faire vite car je suis suivi. Je vous donne ma carte. Appelez-moi cet après-midi. Nous irons discuter avec le Dr Fleming qui a dénoncé toute cette supercherie à l'Académie des sciences du Canada. Il nous sera d'un grand secours. »

C'est ainsi que Raymond se lance dans la découverte de son passé et de son identité, mais bien aiguillonné cette fois-ci !